

PANORAMA DE LA CRISE ACTUELLE

Mots clés : crise, Eglise, Allemagne, morale, schisme, péché, réformes, rapport Sauvé (???), synode, sainteté, progressisme (?), hiérarchie (?)

Avec sa verve habituelle, Chesterton dénonce l'atmosphère de réformisme acharné¹ qui sévit avec l'avènement de la modernité en comparant les institutions à réformer à une barrière. Au réformiste naïf qui s'empresse de l'ôter, - « cette barrière n'a aucun sens ! » -, un réformateur un peu plus sensé lui objecte que, à moins de considérer que nos prédécesseurs étaient tous fous, - auquel cas la folie serait une maladie héréditaire -, tant que l'on n'a pas compris la raison d'être de la barrière, il vaut mieux ne pas l'enlever. C'est seulement une fois que l'on a saisi pourquoi nos prédécesseurs ont construit cette barrière, (par exemple, ici la présence de loups à l'extérieur et de moutons à l'intérieur), que l'on pourra se poser la question de l'enlever si les loups, ou bien les moutons, ont disparu, ou alors si le loup est devenu végétarien. En somme, pour Chesterton, ce n'est qu'après avoir compris le pourquoi d'une règle ou d'une institution qui nous semble absurde que l'on peut envisager une réforme. La remarque, appliquée dans l'ordre naturel, est de bon sens. Appliquée à l'Eglise d'institution divine, elle prend encore plus de poids : il s'agit, avant de vouloir réformer l'Eglise, d'essayer d'en comprendre la nature propre, de comprendre ce qui en elle est d'institution divine (que l'on ne peut donc pas toucher, sauf à se prendre pour Dieu), et ce qui est laissé à l'appréciation des hommes, et dans ce deuxième cas, garder la prudence et le bon sens de Chesterton. Ici, il s'agit de dresser un panorama de la crise, ce que je ferai en essayant d'en présenter les racines et présupposés idéologiques (A), puis d'en montrer le danger par rapport à ce qui fait justement l'identité de l'Eglise, c'est-à-dire son union au Christ et sa triple charge de sanctifier, enseigner, gouverner (B). Ce faisant, nous verrons que certaines revendications sapent les fondements même de l'Eglise instituée par le Christ. Puis, nous pointerons des dangers imminents, notamment avec l'exemple concret du synode allemand (C).

A. ORIGINE DE LA CRISE : MODERNISME ET PROGRESSISME

Depuis la Renaissance, différents courants de pensée ont profondément bouleversé les représentations traditionnelles du monde, de la nature, de l'homme et de Dieu, pour façonner

¹ G. K. CHESTERTON, *Pourquoi je suis catholique*, Via Romana, 2017, p.63-64 : « Quand il s'agit de réformer les choses, pour ne pas procéder à leur pure déformation, il y a un principe clair et simple à respecter qu'on appellerait probablement un paradoxe. Une réforme a d'ordinaire pour objet une certaine institution ou une loi, mais, pour simplifier, prenons le cas d'une barrière ou d'une grille érigée en travers d'un chemin. Le réformateur moderne s'en approchera tout content en disant : « je n'en vois pas l'utilité, enlevons-la ». Ce à quoi un réformateur plus intelligent ferait bien de répondre : « si tu n'en vois pas l'utilité, je ne te laisserai certainement pas l'enlever. Va-t-en et réfléchis. Puis, quand tu pourras me dire que tu en vois l'utilité, alors, peut-être, je te laisserai la détruire. » Ce paradoxe repose sur le bon sens le plus élémentaire : la barrière ou la grille n'a pas poussé là toute seule. (...) Il est très improbable qu'elles aient été installées par des aliénés qui, pour une raison ou une autre auraient été lâchés dans la rue. Non, une personne avait bien des raisons de penser que ce serait une bonne chose que de la mettre ici. Et jusqu'à ce que nous sachions quelle était cette raison, on ne peut certainement pas juger si elle était, de fait, raisonnable. Si une chose établie par des êtres humains comme nous-mêmes, nous semble complètement dénuée de sens et pleine de mystère, il est plus que probable que nous avons oublié un aspect du problème. Il y a des réformateurs qui surmontent cette difficulté en admettant que tous leurs pères étaient des fous, mais si tel était le cas nous n'aurions qu'à constater que la folie est une maladie héréditaire. (...) Si on sait comment [telle institution] est née et à quelles fins elle devait servir, alors on pourra être vraiment capable de dire qu'il s'agissait de finalités bonnes ou mauvaises, ou que depuis, elles sont devenues mauvaises, que ce sont des fins qu'on ne sert plus aujourd'hui. »

notre monde moderne puis postmoderne. Pour schématiser l'aboutissement du processus (héritier de racines bien plus anciennes), depuis les années 60-70 nous avons quitté la modernité pour entrer en postmodernité. La continuité entre modernité qui, appliquée à l'Eglise, a engendré le modernisme, et la postmodernité qui, appliquée à l'Eglise, a engendré le progressisme, consiste très certainement dans cette idée de faire table rase de Dieu, du passé, des traditions jugées infantilisantes. Mais là où le rationalisme de la modernité passait toute chose au feu de la critique d'une raison érigée en seule autorité, le progressisme postmoderne déconstruit à son tour même la raison.

1. Le modernisme

Le modernisme applique à l'Eglise les présupposés rationalistes. Fasciné par la raison humaine libre car détachée de toute entrave, de toute superstition et de toute soumission, religieuse ou traditionnelle, il consiste en une redéfinition de la foi de l'Eglise à partir des critères de la rationalité scientifique. En particulier, il réduit la grâce, les miracles et plus généralement tout le surnaturel à n'être que l'expression du plus haut degré des capacités naturelles de l'homme. La grâce ne vient plus d'en haut, mais d'en bas, de nos ressources propres poussée à leur paroxysme, et Jésus est le modèle de l'homme totalement accompli : homme parfait, et non pas Dieu. La finalité de la Rédemption n'est pas de nous diviniser mais de nous mener à l'épanouissement parfait de notre humanité : la grâce, le surnaturel, c'est l'homme parfaitement réalisé. Face à ce libéralisme théologique, le romantisme réagit en réaffirmant le rapport entre Dieu et l'homme, mais un rapport direct, spirituel, insaisissable, de l'ordre de l'expérience et non de l'ordre de la médiation sacramentelle ou dogmatique.

L'histoire des dogmes : Des théologiens mis, grâce à la méthode historique, devant le fait du développement du dogme, considèrent seulement les ruptures, sans voir que les nouveaux dogmes promulgués, loin d'être des nouveautés par rapport à l'Ecriture, ne sont que des explicitations de ce qui y était contenu en germe. Les dogmes sont suspects. Ils ne seraient plus que des élaborations spéculatives gangrénées par la philosophie grecque, et bien éloignées du noyau primitif de la foi des premières communautés. L'enseignement de l'Eglise est remis en cause comme infidèle à sa source. L'enseignement dogmatique de l'Eglise devient une superstructure étouffante qui voile la spontanéité du souffle vivant de l'Esprit.

La crise exégétique : comme la grâce et le miracle sont rejetés, les récits bibliques et évangéliques doivent être démythologisés pour les rendre admissibles à l'esprit rationnel : il faut alors voir dans les évangiles des mythes des premières communautés construits à partir du noyau initial de la prédication de Jésus. A charge par la suite d'essayer de retrouver, à partir d'hypothèses toujours moins fondées les unes que les autres, le vrai Jésus, qui, finalement, ressemble davantage au théologien qui l'élabore qu'au Jésus historique lui-même. En réaction, certains proclament impossible de retrouver le vrai Jésus : l'important serait ailleurs, dans la confrontation existentielle avec le Christ de la foi qui me rejoint personnellement.

2. Le progressisme

Le progressisme contemporain hérite du modernisme la manie de tout faire passer au crible de la critique. Mais il s'en éloigne, en enfant infidèle, en rejetant même la raison et l'argumentation. A la fascination pour le rationalisme, il a finalement troqué le scepticisme et la confusion. Ce tournant de pensée postmoderne est amorcé par les penseurs de la

déconstruction, ou de la *french theory* (Michel Foucault, Derrida etc.). Celle-ci est un mélange d'une part d'idéologie marxiste, selon laquelle les idées morales et religieuses sont des instruments idéologiques au service des classes possédantes, en vue d'une domination ; et d'autre part d'un primat des sciences humaines (sociologie, psychanalyse) pour qui les actions humaines sont uniquement le fruit de déterminismes comportementaux causés par les structures sociales (sociologie) ou par l'inconscient lui-même (psychanalyse) souvent façonné par ces superstructures sociales. Il en ressort une remise en cause radicale de la liberté de l'homme dans ses choix profonds, notamment moraux. L'aspiration à la liberté et à la responsabilité se traduit alors en révolte contre tous les codes établis : normes et valeurs morales et sociales, déterminismes naturels, donné de nature qui, relents de structures de domination, brident l'épanouissement de la personne. On reconnaît là les racines du wokisme, de la théorie du genre, de l'antispécisme et de tous ces mouvements aussi divers dans leurs manifestations qu'unis dans une même révolte contre des codes sociaux jugés oppressants. (Les différences portent sur l'appréhension du groupe dominateur : blanc, hétérosexuel, humain...) L'intersectionnalité aura pour but de fédérer les revendications de ces minorités opprimées (si elles arrivent à s'entendre, ce qui, pour l'instant semble pour le moins douteux).

De manière générale, de même que notre société n'impose pas ses idées par des raisonnements et des argumentations mais par des impressions, slogans, images et habitudes de vie, le progressisme lui aussi agit en tenant un discours volontairement ambigu, manquant de clarté. Appliqué à l'Eglise, on comprend que la crise se focalise sur le sacerdoce et sur la constitution hiérarchique de l'Eglise d'une part, et d'autre part sur la notion de péché dans sa double dimension religieuse et humaine (perte du sens de la nature).

En effet, l'héritage du marxisme et des sciences sociales transmis par la théorie de la déconstruction et assimilé par la théologie catholique consiste en un déplacement des problèmes du domaine du dogme et de la foi à celui de la morale et de la critique des structures : il s'agit de façonner un monde et une Eglise plus égalitaire : désormais, l'important est la transformation du monde, de la société, de l'Eglise, de l'homme, des conditions sociales, des conditions du vivre ensemble. L'important n'est pas la froide doctrine mais la pastorale, l'expérience, le politique, l'écologie, l'action, le dialogue au détriment parfois de la mission.

Le deuxième bouleversement, connexe à la crise du sacrement de confession, est celui de la notion traditionnelle de péché. Les actes déviants ne sont plus des péchés mais d'abord « l'expression d'une réalité psychique plus profonde (...) qu'il faut explorer sous peine de passer à côté de l'essentiel »². Cela est certes vrai, nos péchés proviennent souvent de tendances personnelles, parfois (mais pas toujours) peu ou pas conscientes, et cela peut grandement atténuer la responsabilité, mais cela ne la supprime pas totalement ! Le fait pour un acte d'être issu d'habitudes ou de tendances profondes, parfois même inconscientes et déviantes ne doit pas faire oublier la part de responsabilité dans la négligence de la formation de la conscience et de la recherche de la vérité, de la fidélité à la loi de Dieu, le gaspillage des grâces données par lui et la lutte contre ces tendances mauvaises. Nous ne devons ni ne pouvons pas juger les cœurs, seul Dieu le peut. En revanche, nous pouvons et devons dire qu'un acte est mauvais. Aujourd'hui, l'enjeu est de légitimer des pratiques comme la reconnaissance d'union de personne de même sexe. Quelle que soit la responsabilité

² X. THÉVENOT, *Les péchés. Que peut-on en dire ?*, Mulhouse, Salvator, 1983, p.16-17.

personnelle des personnes (bonté de l'intention), nous devons rappeler que l'acte (sa matière) reste immoral et grave. Nous devons aussi rappeler qu'un homme possède sa conscience et sa liberté et qu'il n'est jamais totalement déterminé par ses tendances, et que le péché ne doit pas se considérer *d'abord* par rapport au milieu mais par rapport à Dieu qu'il offense et à la nature humaine créée pour Dieu qu'il abîme ou détruit.

Cette crise est d'abord une crise de la foi et de la nature même de l'Eglise, dans son identité profonde et sa mission. Ces deux idéologies s'attaquent frontalement à la nature même de l'Eglise : à son union à Dieu, par laquelle l'Eglise reçoit la vie qu'elle doit communiquer par une triple charge : la charge de sanctification, en particulier par les sacrements, la charge d'enseignement, par la proclamation de la vraie foi, et la charge de juridiction ou de gouvernement. La remise en cause du sacerdoce et de la hiérarchie et la confusion morale en sont le cœur.

B. CRISE DES TRIA MUNERA DE L'EGLISE

La plupart des caractéristiques de la crise se ramènent à quatre points : le primat de l'action et des sciences sociale sur la foi en théologie, la perte du sens du péché, l'incompréhension de ce qu'est le sacerdoce par rapport à la grâce baptismale et la revendication égalitariste qui s'ensuit et enfin, la perte de la différence entre nature et grâce. Le sacerdoce en particulier étant compris comme un pouvoir à déconstruire, on déconstruit en même temps l'Eglise elle-même dans son identité profonde et dans sa mission, car sa dimension intérieure n'est pas dissociable de sa dimension extérieure. En effet, c'est de l'union à son Seigneur que l'Eglise reçoit la vie. Cette vie, elle a pour mission propre de la communiquer à ses enfants, c'est ce qui fait sa raison d'être. Elle accomplit cette transmission de la vie divine par une triple mission : la charge de sanctification, en particulier par les sacrements, la charge d'enseignement, par la proclamation de la vraie foi, et la charge de juridiction ou de gouvernement. Or, ces deux idéologies s'attaquent frontalement à son union à Dieu, par laquelle l'Eglise reçoit la vie qu'elle doit communiquer, et aux canaux de cette communication qui s'opère par une triple charge : la charge de sanctification, en particulier par les sacrements, la charge d'enseignement, par la proclamation de la vraie foi, et la charge de juridiction ou de gouvernement.

1. Une crise morale et spirituelle : crise de l'intériorité et de l'union au Christ et primat des sciences sociales

Ce qui fonde l'Eglise, dans sa nature profonde, c'est l'union au Christ. C'est par cette union, réalisée par la communication d'un seul et même Esprit Saint qui nous enseigne et nous transforme que nous sommes unis et configurés au Christ : l'Eglise est de ce fait une personne, non une personne morale, comme pourrait l'être une entreprise, mais une personne mystique, qui tient sa subsistance propre de son union à la Personne du Christ. Cette union au Christ se développe à travers la prière et le combat spirituel : vertus et oraison.

Une des manifestations les plus douloureuses de la crise des vertus et de l'union à Dieu est bien sûr la crise morale dans l'Eglise et le péché de ses membres qui la défigure. La crise des abus mise sur le devant de la scène depuis le rapport Sauvé en est la face émergée de l'iceberg. Si l'extrapolation statistique des chiffres du rapport peut laisser perplexe, c'est surtout la pertinence douteuse de certaines analyses et recommandations qui ne laissent

d'interroger, alors même que l'on reste profondément meurtris par l'horreur de ces abus³. Convaincus de l'urgence d'en soigner les causes réelles, y compris, puisque les causes d'abus sont humaines, au moyen de sciences humaines, il semblerait pourtant sage, pour proposer des solutions, de s'interroger sur la portée des sciences humaines que l'on convoque. Rappelons-le, les sciences humaines ont leur légitimité, elles rendent compte des lois de fonctionnement de la nature humaine et de son milieu. On ne fera pas grief à un historien, à un psychologue, à un médecin de pointer les défaillances qui ressortent de sa compétence et de proposer une vision extérieure, mais l'on ne peut nier le biais idéologique des conclusions, et la fixation dans les questions de la commission lors des audiences sur les aspects du mariage des prêtres, de l'ordination des femmes, etc. alors même que le rapport affirme ne pas avoir vu de lien entre célibat et abus, ou reconnaisse à l'inverse une forte proportion d'actes homosexuels. Comme le dit justement Pierre Manent, les sciences humaines sont aptes à proposer des changements « dans l'Eglise » mais non point de changer « l'Eglise », qui ne nous appartient pas mais appartient à Dieu. Le problème ne vient pas de la structure de l'Eglise mais de son dévoiement. Nous avons là une première caractéristique de la dérive de la théologie : au lieu de partir de la foi comme le demande la nature même de la théologie, on part des sciences humaines et on envisage ensuite la Révélation et la Rédemption à partir de ce prisme. Or, dans une perspective théologique, ces sciences doivent venir à leur place, au service et non en remplacement de la foi et de la Révélation. Des médecins, des psychiatres, des historiens peuvent porter un regard extérieur sur l'Eglise et sa réalité humaine, puisque celle-ci rassemble des hommes concrets, fonctionnant avec leur nature propre, que la grâce ne supprime pas mais surélève, ils peuvent présenter des remèdes médicaux, alerter sur des abus, des structures potentiellement dangereuses. Pourtant, le rapport Sauvé outrepassa son mandat en proposant un regard théologique réducteur et des propositions de réécriture de la doctrine. Pourquoi le rapport Sauvé ne place-t-il pas la définition du péché comme refus de Dieu au cœur de la réflexion de sa partie théologique ? Notre-Dame à la Salette n'avait pas hésité à dénoncer le péché, en parlant de « cloaques d'impureté ». Que de vies brisées, quelles injures envers Notre Seigneur ! Pourtant, derrière ces péchés médiatisés, combien d'autres dans l'ombre et le silence ? quelle passivité pour dénoncer pornographie ou libéralisation des mœurs... Combien de justifications théologiques d'actes mauvais ? Quelle réception pour les encycliques morales comme *Veritatis Splendor* ou *Humanae Vitae* qui rappellent qu'il existe des actes intrinsèquement mauvais ? Qui parle encore de pénitence pour réparer ?

³ Cf. P. MANENT, *Au quotidien n°339 : Pierre Manent répond à Jean-Marc Sauvé et à la Ciase*, L'Homme nouveau, 11 février 2022, <https://www.hommenouveau.fr/3930/politique-societe/au-quotidien-n-339---pierre-manent-repond-a-jean-marc-sauve-et-a-la-ciase.htm> : « Comme je l'ai rappelé dans chacune de mes interventions, nous n'avons jamais mis en doute l'étendue et la gravité des abus et des crimes pédophiles commis dans l'Eglise catholique. Ils ont d'ailleurs un caractère d'autant plus odieux que l'Eglise met l'accent dans son enseignement sur la vertu de chasteté et le respect tout particulier dû aux enfants et, en général, à ceux qui sont fragiles. La Ciase était parfaitement fondée à faire des suggestions ou recommandations. Certaines sont pertinentes ou étaient déjà mises en œuvre. Ce qui, en revanche, est à mes yeux très dommageable, c'est leur tendance générale : on postule que la correction de ces abus suppose non pas des réformes dans l'Eglise mais une réforme de l'Eglise, comme d'ailleurs M. Sauvé le souligne lui-même fort explicitement. C'est un des enseignements de sa réponse. Il s'agit bien pour lui et, je suppose pour la Commission, de promouvoir une certaine idée du christianisme et de l'Eglise. Je ne sais pas si cela faisait partie du mandat conféré par la Conférence des évêques. En tout cas, il est particulièrement décevant qu'un esprit aussi délié en vienne à opposer une Eglise «peuple de Dieu», remplie de toutes les bonnes choses, à une Eglise «cléricale», en proie au «repli» et au «déni». Je rappelle que s'il est un point sur lequel les catholiques ne sont pas divisés, c'est précisément sur la gravité des abus pédophiles dans l'Eglise. »

La crise de la prière est le deuxième pilier de la crise. L'Eucharistie est souvent banalisée, l'adoration du saint Sacrement et les gestes d'adoration sont considérés parfois comme inutiles. Ce qui fait le centre de la vie d'un chrétien est devenu accessoire au profit de sujets plus concrets, voire politiques. On ne contemple plus pour se laisser transformer, on transforme pour se contempler dans ce que l'on a transformé. Or, Dieu nous parle de deux façons complémentaires : par la Révélation objective (enseignement du Christ et des apôtres transmis par la Tradition) et par l'Esprit Saint qui nous enseigne et nous transforme de l'intérieur. L'important de la vie spirituelle n'est pas seulement de rencontrer le Saint Esprit, mais aussi de savoir se laisser enseigner et par là transformer par lui, et cet enseignement intérieur ne peut se trouver en contradiction avec la révélation objective, c'est à dire avec les paroles et les actes du Verbe incarné qui nous sont transmis par l'Écriture et la Tradition. Cette Révélation est non seulement une rencontre avec Dieu qui s'incarne, mais aussi un enseignement avec un contenu qui nous est communiqué par des médiations humaines dans l'Église par l'Écriture, la Tradition, le Magistère. Il est important de souligner ce point : cette rencontre, cette relation avec Dieu n'est pas seulement pure rencontre sans contenu. Des théologiens modernes (comme Karl Rahner) ont en effet tellement mis l'accent sur la Révélation comme autocommunication ou comme événement que l'important devient moins ce que Dieu nous dit que le fait même qu'il nous parle et entre en relation : en somme Dieu nous parle, on s'en émerveille à raison, mais on ne juge pas expédient de l'écouter. Or, non seulement Dieu entre en dialogue, mais il nous dit quelque chose ! Ainsi, la disponibilité au souffle du Saint Esprit qui contredirait les enseignements de la Révélation ne peut être authentique. (En gros si on est obligé de réécrire l'enseignement de l'Église pour le mettre en conformité avec les aspirations intérieures qui sont censées nous venir de l'Esprit Saint, c'est qu'il y a un problème !) La Révélation objective vient normer, confirmer, baliser notre vie spirituelle dans laquelle le Saint Esprit, maître intérieur, continue de nous toucher, de nous enseigner et par là de nous transformer. La crise de la foi a donc des répercussions très grave sur l'union à Dieu, la vie intérieure et la sainteté. Si l'on ne prie plus, si l'on n'adore plus, si l'on ne redonne pas le primat à la vie intérieure, alors, comment se laisser enseigner et transformer en vérité par le maître intérieur ? Dès lors, l'Église dans sa nature même se voit profondément défigurée, jusque dans ses diverses charges et mission par lesquelles elle a mission de communiquer ou de permettre la transmission de cette vie du Christ dans les âmes par la grâce.

2. Une crise des sacrements et de la charge de sanctification : perte de la distinction nature et grâce

La première tâche de l'Église est de sanctifier les fidèles, de leur donner la grâce qui vivifie et transforme, notamment par les sacrements. La crise des sacrements consiste d'une part dans la dissociation entre la grâce invisible et le rite visible, puis dans la confusion entre nature et grâce. Elle est d'abord une crise de la pratique liée à la dissociation du rite visible et de la grâce invisible : confessionnaux déserts, chute de l'assistance dominicale, abus liturgiques en tous genres. Lorsque l'on proclame que la grâce ne passe plus par des rites, des actes de religion, des médiations humaines, on détruit en même temps le rite et la grâce qui était communiquée par le rite. Certes, ce qui est premier, c'est le don de la grâce invisible, et Dieu n'est pas lié par ses sacrements visibles. Mais l'action de Dieu hors des sacrements est le domaine de Dieu, une mesure de suppléance, une voie à caractère extraordinaire... le mode ordinaire reste la voie de la médiation hiérarchique de l'Église. Dire que l'essentiel demeure

la disposition intérieure invisible ne doit pas faire oublier que, tant que l'homme sera un esprit incarné, il aura besoin de signes visibles pour se disposer à recevoir la grâce avec fruit, la recevoir effectivement et exprimer sa vie spirituelle dans les sacramentaux et dans tous les actes de religion : attitudes, rites, etc. Combien ont entendu dire que la messe n'était pas indispensable, que la confession pouvait se faire à Dieu « dans leur coeur » ... et depuis ont perdu la foi ? On dissocie la dimension visible de l'Eglise et le don invisible de la grâce. On voit se développer de façon anarchique les assemblées dominicales sans prêtres qui tendent à remplacer l'Eucharistie. Ce qui prouve que l'on n'a pas compris ce qu'était le saint Sacrifice de la Messe.

Par ailleurs, se développent, même en théologie, des affirmations ambiguës et erronées consistant à assimiler la manifestation de Dieu créateur dans la nature ou les autres religions à la Révélation ou à la communication de la grâce par les sacrements. La confusion conduit à assimiler le signe naturel (la création, c'est-à-dire la nature) à la Révélation et au salut dans le Christ (qui offre la grâce surnaturelle). Le signe naturel peut nous mener à saisir l'existence de Dieu et à accomplir des actes de religion naturelle, c'est à dire des efforts de l'homme pour entrer en relation avec Dieu. Mais seule la Révélation et la Rédemption dans le Christ communiquée par les Sacrements dans l'Eglise nous révèlent la Trinité et procurent le salut par la vie surnaturelle. Le christianisme assume certes l'effort de l'homme pour entrer en relation avec Dieu (c'est-à-dire la vertu de religion), mais cet effort est alors assumé par la vertu théologale de foi par laquelle nous adhérons à Dieu qui se révèle et nous rachète. Il faut ici noter le retour de balancier de la théologie catholique. Après avoir emboîté imprudemment le pas aux théologiens protestants comme D. Bonhoeffer, qui voulaient fonder la foi en éliminant la vertu de religion réaction anti-libérale, la théologie catholique en arrive finalement à réduire la foi à la religion. Récemment, *l'instrumentum laboris*⁴, c'est à dire le document de travail du synode amazonien n'aurait-il pas émis des affirmations extrêmement ambiguës et confuses à ce sujet ? Cette confusion entre nature et grâce conduit à un retour déguisé sous des formes post-modernes, à l'immanence moderniste : la grâce finalement n'est plus que le sommet des capacités naturelles de l'homme et de la nature. Il s'agit en fait de refuser à l'Eglise catholique le statut de seule dispensatrice du salut, pour reconnaître la médiation rédemptrice d'autres traditions religieuses, position pourtant condamnée par le texte *Dominus Iesus*⁵. Le Christ et son Eglise sont les seuls médiateurs du salut, et l'on ne peut pas accepter, au nom du dialogue, de taire notre foi en Dieu Trinité pour adopter le dénominateur commun de l'Être suprême, comme on peut le lire dans ce même document⁶. Les non-chrétiens de bonne foi ne seront pas sauvés pour avoir été de bons musulmans ou de bons bouddhistes mais parce que dans leur conscience, ils auront obéi au Christ seul rédempteur de l'homme, et par là, auront intégré l'unique Eglise, de manière invisible.

3. Une crise de la charge d'enseignement

⁴ ASSEMBLÉE SPÉCIALE POUR LA RÉGION PANAMAZONIQUE, *Instrumentum laboris : Amazonie : nouveaux chemins pour l'église et pour une écologie intégrale*, Secrétairerie Générale du Synode des Évêques, 17 juin 2019,

<http://secretariat.synod.va/content/sinodoamazonico/fr/documents-/instrumentum-laboris-.html>.

⁵ CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, *Déclaration "dominus iesus" sur l'unicité et l'universalité salvifique de Jésus-Christ et de l'Eglise*, site du Saint-Siège, 6 août 2000, https://www.vatican.va/roman_curia/congregations/cfaith/documents/rc_con_cfaith_doc_20000806_dominus-iesus_fr.html.

⁶ ASSEMBLÉE SPÉCIALE POUR LA RÉGION PANAMAZONIQUE, *op. cit.*

La sanctification s'accompagne de l'enseignement de la droite doctrine. C'est la deuxième tâche de l'Eglise. La crise des dogmes actuelle n'ajoute rien de nouveau intellectuellement parlant par rapport au modernisme dont on a déjà parlé. Il tend plutôt à se focaliser sur les questions morales. A propos de cette crise de la morale, nous avons déjà évoqué les racines de l'éclipse de la notion de péché. Rongée par le déterminisme des structures sociales ou mentales, la responsabilité personnelle est atténuée tandis que l'offense à Dieu est devenue inintelligible. Le péché n'est d'ailleurs accepté dans bon nombre de prédications ou de publications catholiques qu'en tant qu'obstacle dans notre relation à l'autre⁷. Se répand la conception, issue du volontarisme, selon laquelle un acte est bon ou mauvais en fonction du consentement de l'autre ou du projet ou l'intention porté par celui qui pose l'acte, indépendamment de la matière de l'acte. Une euthanasie demandée serait acceptable, non consentie elle constituerait un meurtre. Le décès d'un enfant désiré est considéré comme une épreuve, l'avortement en revanche serait un droit. De même, la gravité des abus sexuels ne peut servir à banaliser les autres comportements sexuels déviants, par exemple ceux entre personnes consentantes de même sexe ou de sexe opposé hors du mariage. Quelques recommandations du rapport Sauvé sur les abus sont pour le moins ambiguës sur ce point⁸. Le péché ne serait pas mauvais en lui-même mais dans ses conséquences.

La crise de la théologie. Au-delà de savoir si les publications théologiques sont conformes ou non au dogme de l'Eglise, il s'agit désormais de trouver un théologien qui publie des travaux de théologie... donc qui parle de Dieu, du Christ, de la Trinité pour eux-mêmes et pas seulement en vue de conséquences sociales. (Petite illustration : un ouvrage sur l'incarnation dont le titre est : *le Dieu migrant*, car vous l'ignorez, lorsque le Verbe s'incarne, il migre...) A la place, les théologiens publient sur l'écologie, la théologie politique, la sociologie religieuse, la pastorale, quelques travaux d'ecclésiologie... En soi, il est important d'apporter un intérêt circonstancié à ces thèmes, mais n'y a-t-il pas un problème lorsque personne ne s'intéresse encore à la Trinité ou à la christologie ? Dieu ne mérite -t-il plus d'être contemplé ? Où est le cœur de notre foi ? Si nous ne sommes plus capables de nous intéresser aux mystères fondamentaux de notre foi, que ferons-nous toute notre éternité ?

A cela il faut ajouter une certaine crainte de heurter l'opinion majoritaire, qui conduit à une sorte d'uniformisation de la pensée et des prises de position. L'exemple le plus frappant reste le positionnement par rapport au rapport Sauvé, publié par la Ciase. Tous partagent la profonde horreur pour les actes mis en lumière. Il est pourtant devenu fort difficile de s'exprimer paisiblement sur la méthode et les conclusions : toute critique semble être taboue et signe d'un mépris des victimes. Huit membres de l'Académie catholique reconnus par leurs pairs, comme Pierre Manent ou J.-R. Armogathe, guère suspects de polémisme ont publié un texte critique⁹. Ils se voient taxés d'indifférence envers les victimes, ou reprocher le refus

⁷ F. SCHMITZ, *Dieu et le péché*, Saint-Céneré, Téqui, 2021, p.60.

⁸ COMMISSION INDÉPENDANTE SUR LES ABUS SEXUELS DANS L'EGLISE, *Synthèse du Rapport final*, ciase.fr, 5 octobre 2021, <https://www.ciase.fr/medias/Ciase-Rapport-5-octobre-2021-Les-violences-sexuelles-dans-l-Eglise-catholique-France-1950-2020.pdf>, p.30-31 : « Recommandation n°10 : enseigner dans toutes les formations et dans la catéchèse : que l'attention ne doit pas être focalisée sur la « matière » de l'acte moral, de préférence à l'évaluation de la responsabilité de chacun vis à vis d'autrui ; engager une réécriture des enseignements tirés du sixième commandement à des fins de formations et d'accompagnement pastoral dans les documents catéchétiques français destinés aux enfants, aux adolescents et aux catéchumènes. »

⁹ ACADÉMIE CATHOLIQUE DE FRANCE, *Analyse du rapport de la Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Eglise (CIASE)*, Ciase.fr, novembre 2021, <https://www.ciase.fr/medias/Ciase-novembre-2021-ACDF-Analyse-rapport-Ciase.pdf>

d'un regard extérieur ou la défense de l'institution à tout prix¹⁰. Ecouter la souffrance des victimes ne doit pourtant pas empêcher un débat serein et dépassionné sur les causes et les solutions à la crise. La partie juridique sort fondamentalement de mes compétences, mais ne serait-ce que sur le plan doctrinal, certaines recommandations sont pour le moins surprenantes au point de vue théologique. L'Académie Catholique a relevé quelques affirmations problématiques, il en existe d'autres. La réponse de la Ciase sur ces points particuliers a été pour le moins vague¹¹, se contentant de se réfugier derrière des formulations ambiguës. Il serait inquiétant, par compassion pour les victimes, de bâillonner le débat.

4. Une crise de la hiérarchie et de la charge de juridiction : déconstruction du sacerdoce et de la hiérarchie

Ces deux missions de sanctification et d'enseignement ne peuvent pas être séparées de la charge de gouvernement, exercée en plénitude par la hiérarchie. Dieu a voulu que la grâce soit donnée par des médiations instrumentales. Face aux scandales commis par la hiérarchie, on se trompe en pointant du doigt la nature-même de la constitution hiérarchique de l'Eglise. Ce qu'il faut, c'est pointer les péchés personnels de ses ministres et leurs causes structurelles mais aussi spirituelles.

De façon plus générale, le problème vient de la centralité du Christ dans la vie de ses ministres. Quand certains prêtres ou religieux, qui ont pourtant renoncé à l'engagement temporel et politique, consacrent temps, études, travaux théologiques ou homélies à des considérations sociales ou politiques au détriment de l'intelligence des mystères de la foi, ceux-ci prennent la place des laïcs à qui incombe la tâche de s'engager pour les réalités temporelles. Dans le même temps, des laïcs réclament de pouvoir eux aussi distribuer des sacrements en lesquels ils ne croient plus ou à obtenir des places dans la hiérarchie. Notons que la remise en cause du célibat est liée à ce phénomène en ce qu'elle est de fait une certaine remise en cause de la centralité du Christ dans la vie sacerdotale. Le synode amazonien avait d'ailleurs réclamé, pour pallier la crise des vocations, l'accès de laïcs mariés (*virī probati*) à des ministères ordonnés. Rappelons pour mémoire que le rapport Sauvé demande d'étudier cette proposition d'ordination d'hommes mariés, qui nous nous en souvenons, n'avait finalement pas été retenue par le pape dans l'exhortation apostolique finale du synode amazonien.

Un article récent d'un évêque français¹² pointant le cléricalisme considère que l'arrivée des bergers à la grotte avant les rois mages manifeste que le Christ supprime les hiérarchies. Cette affirmation résulte d'une confusion dommageable entre l'ordre de la grâce (du baptême) et l'ordre du charisme (ici hiérarchique) qui est un don au service de la communauté. Oui, dans l'ordre de la grâce et de la sainteté, les hiérarchies naturelles sont supprimées. La petite dame à côté du pilier qui adore tous les jours, égrène son chapelet, soigne sa voisine, et achète son pain au petit monsieur du bout de la rue, cette petite dame qui croit à l'enfer, chante trop fort et ne met pas son masque précédera peut-être tel évêque ou tel cardinal au Ciel, car c'est l'ordre de la charité qui règne. Mais cet ordre de la charité n'exclut

¹⁰ COMMISSION INDÉPENDANTE SUR LES ABUS SEXUELS DANS L'ÉGLISE, *Réponse de la CIASE à l'Académie catholique de France : Synthèse*, ciase.fr, 8 février 2022, <https://www.ciase.fr/medias/Ciase-8-fevrier-2022-Synthese-reponse-Ciase-Academie-catholique-de-France.pdf>.

¹¹ *Ibid.*

¹² P. WINTZER, « *Le cléricalisme est une théologie* », La Croix, 30 décembre 2021, <https://www.la-croix.com/Debats/Mgr-Wintzer-Le-clericalisme-theologie-2021-12-30-1201192424>.

pas l'ordre de la hiérarchie, dans la société et dans l'Eglise, au contraire, il la suppose : La hiérarchie est ordonnée à la communication de la grâce dans les âmes, elle n'a de sens qu'à son service et à celui de l'unité dans la foi et la charité. En ce sens, apprendre que pendant le confinement, des prêtres ont refusé de confesser ou que des fidèles se sont vus refuser la communion est un non-sens. L'autorité est un service, et un service nécessaire que le Seigneur n'a pas supprimé mais qu'il a orienté vers un bien encore plus grand, celui de la grâce ! Je ne peux que vous conseiller de relire les *Dialogues* de Sainte Catherine de Sienne, dans lesquels Dieu le Père dénonce sans complaisance les péchés immondes des clercs, tout en rappelant à la sainte que, malgré ces défigurations (qui, rappelons-le, doivent être non seulement condamnées mais punies, et autant que possible éradiquées) le sacerdoce doit rester l'objet d'un grand respect, justement à cause de la grandeur de la grâce qu'il communique. Ce respect n'implique ni complaisance pour le péché qui défigure la sainteté du sacerdoce, ni égalitarisme qui ferait du sacerdoce une fonction comme une autre. Aujourd'hui, on constate en effet une application des principes de la théorie de la déconstruction au pouvoir hiérarchique dans l'Eglise. Ce dernier se traduirait en effet par un rapport de domination. L'idée des réformateurs, c'est de réformer l'Eglise pour qu'elle soit plus synodale, mais cette réforme ne doit pas venir « d'en-haut », ce serait encore une manifestation de cléricisme, mais d'en bas, de la base, le « haut » se contentant d'observer en silence.¹³

¹³ Cf. L'audition instructive par la Ciase du P. Joulain : COMMISSION INDÉPENDANTE SUR LES ABUS SEXUELS DANS L'ÉGLISE, *Audition du P. Stéphane JOULAIN, psychothérapeute et prêtre membre de la Société des Missionnaires d'Afrique*, Ciase.fr, 13 septembre 2019, <https://www.ciase.fr/wordpress/wp-content/uploads/2019/11/2019-09-13-CR-St%C3%A9phane-Joulain-VF.pdf>. « - *Le cléricisme est pointé par le pape François comme un des facteurs explicatifs des abus sexuels. Comment l'observez-vous et pensez-vous qu'il joue un rôle ?* - Il s'agit d'une dérive de la culture cléricale, qui opère une séparation entre les clercs et les autres fidèles avec l'idée d'une supériorité du clerc *alter Christus*, qui agit *in persona Christi*. C'est le résultat du concile de Trente qui a consacré une dimension sacrificielle du ministère, correspondant à une transformation ontologique. Le texte latin est moins violent que le texte anglais mais frappant tout de même. Il y a ainsi une action quasi- magique de l'ordination. Explorant déjà la question, Jacques Maritain expliquait cela par une sainteté du groupe cléricale qui profiterait directement aux clercs. S'appropriant cette idée, certains clercs pensent être détenteurs de privilèges, voire pensent pouvoir dominer les autres. Cela va donner la possibilité au prêtre de commettre plus facilement des abus. Encore convient-il de préciser que cette mécanique implique deux personnes : le prêtre qui se croit « autorisé à » et une personne qui l'accepte... C'est donc la culture cléricale qu'il faut changer. Le prêtre a un tel pouvoir que s'il en abuse, c'est dramatique. » (p. 3) ; « - *Mme Christine Lazerges. Merci beaucoup pour tout ce que vous nous avez dit en théologie pratique. Je comprends que vous n'avez pas voulu aller trop loin en théologie dogmatique. Néanmoins, il me semble que dans ce registre, certains éléments favorisent les abus. Vous avez présenté toutes sortes de dispositifs à droit constant ; mais on peut aussi ne pas rester à droit constant : pourquoi pas, justement, un « Vatican III » ?* - P. Stéphane Joulain. **Tant que l'on reste dans l'attente de solutions qui viennent du sommet, on reste dans l'ecclésiologie que l'on cherche à combattre. C'est la synodalité, telle que l'encourage le Pape François, qui va permettre d'avancer.** Il faut toujours demander aux gens des choses qu'ils peuvent vous donner, sinon vous les mettez en échec. » (p. 3) « - *Certains témoignages reçus par la CIASE font des abus sexuels une question centrale et une des raisons de renouveler la théologie. Que pensez-vous de cette incitation à une forme de révolution pour l'Église ?* - Dans la droite ligne de ce que je viens de dire, des éléments méritent certes d'être ressaisis par la théologie, mais c'est le terrain qui fera changer les choses. Si le rapport humain ne change pas, les choses ne changeront pas ; ce sont les pratiques qui doivent évoluer, faute de quoi on pourra se livrer à de la « théologie de salon » sur le ministère ou la place de la femme, et tout cela finira sur une étagère. Pour sortir de la crise actuelle, il nous faut une théologie pratique et non dogmatique. Il nous faut partir des pratiques ecclésiales et réfléchir à leur sujet. Sinon, on parlera de la personne ontologique du prêtre et l'on ne fera rien de concret » (p. 4). « Or il y a actuellement un retour au néothomisme et Vatican II n'a pas pris encore racine dans l'ecclésiologie, de sorte que le prêtre reste vu comme un être supérieur, in persona Christi, etc. Je suis assez inquiet du nombre de conservateurs qui émergent au sein de l'Église. Les évêques sont enthousiastes à l'idée de ces conservateurs qui renforcent les rangs en nombre mais on peut vérifier que les abus viennent souvent des conservateurs. Il est donc préoccupant que ce soit le principal terrain des vocations aujourd'hui ! » (p. 12) « - *Face aux scandales autour des abus sexuels, l'Église semble*

Ce refus d'une Eglise hiérarchique s'est traduit aussi par un délaissement du droit de l'Eglise. Depuis les années 60-70, sous prétexte de communion et de proximité, le droit a souffert d'une mauvaise image : rigide, loin des gens... De fait, la crise des abus nous manifeste aujourd'hui que cette soif de proximité a aussi entraîné de nombreuses lâchetés en même temps que de nombreuses injustices, par exemple la non réaction devant des abus ou au contraire la démission en absence de toute enquête canonique de prêtres ou d'évêques reconnus par la suite innocents. Ces infractions au droit ne se limitent d'ailleurs pas aux problèmes de mœurs. Lorsque la miséricorde refuse la justice, les résultats sont rarement miséricordieux, et lorsque, par effet de balancier inverse, on veut une justice sans justice ni procès, c'est non seulement la justice mais encore la miséricorde qui en pâtit.

Ces déviations sont parfaitement illustrées par le chemin synodal allemand. Le plus simple est d'en brosser un bref panorama.

C. LES RÉALISATIONS CONTEMPORAINES : LA TENTATION DU SCHISME

1. Historique du chemin synodal allemand et ses dérives-un schisme de fait

A la suite des scandales de mœurs ayant secoué l'Eglise en Allemagne, un projet de recherche interdisciplinaire est confié à des universitaires (rapport « MHG ») entre 2014 et 2018. Le but de cette étude était de « déterminer la fréquence des abus, de décrire leurs formes (...) et d'identifier les structures et dynamiques susceptibles, au sein de l'Eglise, de favoriser les abus »¹⁴. L'étude pointe non seulement le cléricisme comme forme déviée d'exercice du pouvoir, mais recommande aussi la réforme de la structure même de l'Eglise qui favorise, à cause de ses caractères spécifiques, des tendances à risques. Elle demande également la réécriture de **la morale de l'Eglise** : « Les résultats de l'étude obligent à examiner la signification des vues de la morale sexuelle catholique sur l'homosexualité dans le contexte des abus sexuels sur mineurs. *Il faut repenser d'urgence l'attitude fondamentale de refus, adoptée par l'Eglise catholique, d'ordonner des hommes homosexuels.* (...) Il faut créer une atmosphère ouverte et promotrice de tolérance. »¹⁵ Il faut enfin réformer non

*divisée sur les solutions à apporter et l'orientation à prendre. Quelle est votre appréciation des débats internes à l'Eglise ? - Il y a de sérieux débats entre ceux qui pensent que l'on en fait trop et ceux qui croient que nous n'en faisons pas assez. Dans ce que les Anglo-saxons nomment un momentum, le temps est en effet propice à la réflexion. Pour autant, il ne faudrait pas organiser « Vatican III » hors du Vatican : certains voudraient en profiter pour poser des questions fondamentales, telles que celle de l'ordination de femmes, etc. Tant que l'on se borne à se demander « pourquoi pas ? », je n'ai rien contre. Certains disent – y compris à Rome – que l'on a sacrifié les prêtres, d'autres que l'on n'en fait jamais assez pour les victimes... Il ne faut pas avoir peur du débat. » (p. 3) « - Mme Christine Lazerges. Sauf que si tous les jeunes prêtres sont des conservateurs c'est peut-être d'une rupture plus fondamentale que nous avons besoin. Un très grand nombre de prêtres ne respectent pas leur obligation de célibat. - P. Stéphane Joulain. Bien sûr ; il y a une hypocrisie généralisée. - Mme Christine Lazerges. Donc c'est trop dur, et il faut en sortir ! **On ne peut pas se contenter de petites mesures pratiques pour protéger les enfants !** » (p. 13)*

¹⁴ SÉNAT, « Synthèse du rapport sur les abus sexuels sur mineurs au sein de l'église catholique allemande », *Sur les politiques publiques de prévention, de détection, d'organisation des signalements et de répression des infractions sexuelles susceptibles d'être commises par des personnes en contact avec des mineurs (Comptes rendus des auditions)*, Sénat, <http://www.senat.fr/rap/r18-529-2/r18-529-28.html>.

¹⁵ MHG, *Forschungsprojekt - Sexueller Missbrauch an Minderjährigen durch Katholische Priester, Diakone und männliche Ordensangehörige im Bereich der Deutschen Bischofskonferenz, 2018*, Deutsche Bischofskonferenz, 24 September 2018, https://www.dbk.de/fileadmin/redaktion/diverse_downloads/dossiers_2018/MHG-Studie-gesamt.pdf.

seulement la façon dont les prêtres vivent leur sacerdoce mais **le sacerdoce** lui-même : « La transformation des structures cléricales du pouvoir passe par une réflexion fondamentale sur **le ministère sacré du prêtre** et sur la façon dont ce dernier voit son rôle. (...) le problème fondamental qui est celui du pouvoir clérical »¹⁶. Vous avez reconnu une mise en cause à la fois de la façon dont l’Eglise a exercé traditionnellement sa charge d’enseignement, ici sur les matières morales ; de sa charge de sanctification par la remise en cause du sacerdoce au service de la communication de la grâce sacramentelle ; et de sa structure même liée à sa charge de juridiction.

A la suite de ce rapport, après l’assemblée plénière de Lingen du 11 au 14 mars 2019, la mise en place d’un chemin synodal est annoncée par le cardinal Marx. Les forums abordent les questions suivantes : « Pouvoir, participation, séparation des pouvoirs » ; « Morale sexuelle » ; « Chemin de la vie sacerdotale » ; « La place des femmes dans l’Eglise ». Lors de cette assemblée, on peut entendre par exemple Julia Knop, professeur de dogmatique à l’université d’Erfurt, affirmer : « Pouvoir - Célibat - Moralité sexuelle : Aucune des trois questions (...) n’est nouvelle. Mais ce qui est nouveau, c’est qu’on ne peut plus nier leur lien destructeur »¹⁷. Philipp Müller, professeur de théologie morale à Mayence, propose l’ordination de *virī probati*, des hommes mariés d’âge mûr¹⁸. Enfin, Eberhard Schockenhoff, professeur de théologie morale à Fribourg, remet en cause le dogme du péché originel¹⁹ et plaide pour une reconnaissance inconditionnelle des partenariats homosexuels, pourvu que la relation soit stable, et porteuse de valeurs d’« amitié, de fiabilité, de fidélité et d’amour »²⁰.

Le 11 avril de la même année, le pape Benoit XVI sort de son silence pour publier un texte courageux et fort critiqué dans lequel il porte son propre diagnostic sur la crise des abus²¹. Il y pointe notamment la crise de la révolution sexuelle et la crise de la théologie morale qui a suivi, le rejet du magistère, la crise de la formation sacerdotale et l’insuffisance du droit pénal de l’Eglise dans le code de 1983, due notamment à une crainte idéologique de toute condamnation. En juin, dans une longue lettre au Peuple de Dieu qui pèlerine en Allemagne²², le pape François pointe quant à lui la « tentation » de « réorganiser les choses et

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ J. KNOP, *Einführung von Prof. Dr. Julia Knop (Erfurt) auf dem Studientag „Die Frage nach der Zäsur. Studientag zu übergreifenden Fragen, die sich gegenwärtig stellen“ zur Frühjahrs-Vollversammlung der Deutschen Bischofskonferenz am 13 März 2019 in Lingen*, Deutsche Bischofskonferenz, https://www.dbk.de/fileadmin/redaktion/diverse_downloads/presse_2019/2019-038a-FVV-Lingen-Studientag-Einfuehrung-Prof.-Knop.pdf, p.2.

¹⁸ P. MUELLER, « Zur Zukunft der priesterlichen Lebensform », *Vortrag von Prof. Dr. Philipp Müller (Mainz) auf dem Studientag „Die Frage nach der Zäsur. Studientag zu übergreifenden Fragen, die sich gegenwärtig stellen“ zur Frühjahrs-Vollversammlung der Deutschen Bischofskonferenz am 13. März 2019 in Lingen*, Deutsche Bischofskonferenz, https://www.dbk.de/fileadmin/redaktion/diverse_downloads/presse_2019/2019-038b-FVV-Lingen-Studientag-Vortrag-Prof.-Mueller.pdf, p.6.

¹⁹ *Ibid.*, p.3.

²⁰ E. SCHOCKENHOFF, *Vortrag von Prof. Dr. Eberhard Schockenhoff (Freiburg) auf dem Studientag „Die Frage nach der Zäsur. Studientag zu übergreifenden Fragen, die sich gegenwärtig stellen“ zur Frühjahrs-Vollversammlung der Deutschen Bischofskonferenz am 13. März 2019 in Lingen*, Deutsche Bischofskonferenz, https://www.dbk.de/fileadmin/redaktion/diverse_downloads/presse_2019/2019-038d-FVV-Lingen-Studientag-Vortrag-Prof.-Schockenhoff.pdf, p.6.

²¹ BENOIT XVI, *L’Eglise et les abus sexuels - Lettre du Pape émérite Benoît XVI publiée le 11 avril 2019*, Eglise catholique de Corse, <https://www.corse.catholique.fr/wp-content/uploads/sites/17/2016/12/LEGLISE-ET-LES-ABUS-SEXUELS-Lettre-du-Pape-emerite-Benoit-XVI-publiee-le-11-avril-2019.pdf>.

²² FRANCESCO, *Carta del Santo Padre Francisco al pueblo de Dios que peregrina en Alemania*, Santa-Sede, 29 junio 2019, https://www.vatican.va/content/francesco/es/letters/2019/documents/papa-francesco_20190629_lettera-fedeligermania.html.

opérer les changements par nous-mêmes »²³ tout en proposant à l'Église d'Allemagne « sa contribution au parcours synodal »²⁴. Il manifeste à l'Église d'Allemagne son désir de « marcher à ses côtés » en faisant part de ses propres réflexions sur la synodalité. Le 4 septembre, le cardinal Ouellet signifie dans une lettre au cardinal Marx les conclusions du rapport du Conseil pontifical pour l'interprétation des textes législatifs. Les statuts du chemin synodal y sont déclarés non conformes au droit canonique. Pourtant, rien n'est changé et le synode se poursuit. Deux ans plus tard, en 2021, le responsum de la CDF refusant la bénédiction des unions de personnes de même sexe²⁵ déclenche un véritable tollé chez plusieurs évêques allemands soutenus par une base militante et se voit opposer une fin de non-recevoir.

Lors de sa dernière réunion, le 5 février (5 février 2022), ont été votés « deux textes d'action dont la mise en œuvre doit commencer immédiatement »²⁶ (alors que l'on se souvient que les statuts du chemin synodal n'ont pas été reconnus), mettant en place entre autres le mariage des prêtres et l'ordination des femmes en contradiction avec la mise au point exprimée de façon infaillible par saint Jean-Paul II dans *Ordinatio sacerdotalis*. Il est bien précisé que ces décisions sont la réponse au rapport sur les abus sexuels et qu'une « discussion » (donc on ne parle même plus d'approbation) doit s'engager avec le secrétariat général du synode romain. Bien que le chemin synodal ne soit pas encore clos, la pratique a déjà commencé : un programme de formation pour les femmes en vue du diaconat a été mis en place depuis trois ans. Dans de nombreux diocèses des prêtres bénissent officiellement des couples homosexuels au vu et au su de leurs évêques, contre l'interdiction explicite de la Congrégation pour la doctrine de la foi. Un site internet²⁷ recense d'ailleurs publiquement les lieux et les dates de ces événements. Des pratiques d'intercommunion entre catholiques et protestants se sont multipliées. Les laïcs continuent à ignorer de façon manifeste l'interdiction de prêcher à la messe, bien que l'homélie soit réservée aux prêtres et aux diacres. Certains évêques n'appliquent plus les décrets et directives romaines dans leurs diocèses.

Face à cette situation, on peut s'étonner du silence relatif et de l'absence totale de sanction de la part de Rome. Cela évite à l'Église d'Allemagne de se trouver en état de schisme formel, bien que toutes les conditions du *schisme et de l'hérésie* soient réunies de fait. Cela n'est pas sans porter à confusion.

2. Que faire ?

Face à cette situation de grande confusion, il existe deux écueils : le premier, c'est celui de suivre la masse, de finalement ne plus voir le problème et de relativiser. C'est la mondanité et le divertissement. Rappelons-nous les mots du P. de Lubac cité par le cardinal

²³ *Ibid.*

²⁴ B. HAGENKORD, « François à l'Église allemande : marcher ensemble, animés par l'Esprit », Vatican News, 29 juin 2019, <https://www.vaticannews.va/fr/pape/news/2019-06/francois-eglise-allemande-marcher-ensemble.html>.

²⁵ CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, Responsum à un dubium au sujet de la bénédiction des unions de personnes du même sexe, site du Saint-Siège, 22 février 2021, https://www.vatican.va/roman_curia/congregations/cfaith/documents/rc_con_cfaith_doc_20210222_responsum-dubium-unioni_fr.html.

²⁶ *Dritte Synodalversammlung des Synodalen Weges in Frankfurt am Main beendet*, Der synodal weg, 5 Februar 2022, <https://www.synodalerweg.de/service/aktuelles/meldung/dritte-synodalversammlung-des-synodalen-weges-in-frankfurt-am-main-beendet>.

²⁷ <https://www.liebegewinnt.de/>.

Sarah : « Si l'hérétique ne nous fait plus horreur aujourd'hui comme il faisait horreur à nos ancêtres, est-ce à coup sûr parce que nous avons au cœur plus de charité ? Ou ne serait-ce pas peut être trop souvent, sans que nous osions le dire, que l'objet du litige, à savoir la substance même de la foi, ne nous intéresse plus ? Alors, en conséquence, l'hérésie ne nous choque plus ; ou du moins ne nous bouleverse-t-elle plus comme ce qui tenterait de nous arracher l'âme de notre âme. Ce n'est pas toujours, hélas ! la charité qui a grandi, ou qui est devenue plus éclairée : c'est souvent la foi qui a diminué, le goût des choses éternelles. »²⁸ Vivre dans la confiance ne signifie pas ne pas souffrir. Il est normal de souffrir de la situation. Rester de marbre signifierait pour le moins que notre charité s'est considérablement refroidie. Vivre dans la confiance ne signifie pas taire la vérité pour rester dans le consensus, car, à notre mort, nous répondrons de nos actes et de nos silences devant Dieu.²⁹ Vivre dans la confiance signifie garder ferme la foi sans se durcir, ni s'aigrir.

Et tel est le deuxième écueil opposé à la mondanité : celui de l'aigreur et de l'amertume, de la perte de confiance. Après le premier mouvement de colère légitime doit succéder la contemplation de la Vierge Marie au pied de la croix. Elle est là, sans révolte ni aigreur, dans l'abandon douloureux, déchirée à cause de son amour, et sûre que tout est dans la main de Dieu et que de ce mal atroce vécu dans la foi peut jaillir un plus grand bien³⁰. A notre tour, demandons à Notre Seigneur qu'il nous affermisse lui-même dans la foi. Les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir contre l'Eglise, quelles que soient les tempêtes. Il a pu en effet arriver, dans l'histoire de l'Eglise, que sous couvert de bien, survienne la tentation du schisme, c'est à dire la rupture, non avec le pouvoir d'enseignement magistériel traditionnel de l'Eglise, ni avec le pouvoir de sanctification par les sacrements, mais avec le pouvoir de juridiction dont certains se sont coupés par dégoût de la corruption du « personnel » de l'Eglise (pour reprendre les mots de Maritain), faute de distinguer la personne pécheresse et la fonction ministérielle ou magistérielle, qui, elle est sainte. Il suffit de se rappeler de l'écœurement des donatistes devant la lâcheté et le laisser aller du clergé de l'époque de saint Augustin, mais aussi de la tentation des franciscains du XIII-XIVe d'aspirer à une Eglise spirituelle déconnectée de l'Eglise institutionnelle, d'opposer le Saint Esprit et la hiérarchie. Ce courant n'est pas allé sans influencer Luther qui, victime de son orgueil mais aussi de sa lucidité sur les maux de son époque a préféré se séparer de l'Eglise visible au profit d'une Eglise de la grâce invisible. Le schisme de la petite Eglise est lui aussi instructif : après avoir résisté courageusement pendant la révolution, une portion de l'Eglise française a été écœurée, non sans raison, de voir au moment du concordat, par souci de pacification, une grande partie des évêques, notamment des évêques réfractaires, déposés par le Saint Siège au profit d'évêques plus consensuels. Ils se sont séparés de Rome. Enfin, le schisme de Mgr Lefebvre s'enracine également en partie dans une profonde inquiétude devant les excès des abus en tous genres dans l'Eglise des années 80. Aujourd'hui, cet écueil est-il toujours d'actualité ? A

²⁸ R. SARAH, *Le soir approche et déjà le jour baisse*, Paris, Fayard, 2019, p.411.

²⁹ R. SARAH, *op. cit.*, p.17 : « Dans peu de temps, je paraîtrai devant le Juge éternel. Si je ne vous transmets pas la vérité que j'ai reçue, que lui dirai-je alors ? Nous devrions trembler en pensant à nos silences coupables, à nos silences de complicité, à nos silences de complaisance avec le monde. »

³⁰ R. SARAH, *op. cit.*, p.406 : « L'espérance est une détermination héroïque de l'âme, et sa plus haute forme est le désespoir surmonté. On croit qu'il est facile d'espérer. Mais n'espèrent que ceux qui ont eu le courage de désespérer des illusions et des mensonges où ils trouvaient une sécurité qu'ils prennent faussement pour de l'espérance. On ne va jusqu'à l'espérance qu'à travers la vérité, au prix de grands efforts. Pour rencontrer l'espérance, il faut être allé au-delà du désespoir. Quand on va jusqu'au bout de la nuit, on rencontre une autre aurore. » (conférence de Georges Bernanos, prononcée en 1945).

en croire certains oui. Ainsi, par exemple, le journaliste Christophe Geffroy, de sensibilité traditionnelle modérée pouvait écrire en juillet 2021 après le dernier motu proprio liturgique qu'il existait un risque réel « de pousser les récalcitrants vers la Fraternité Saint-Pie X » coupée de Rome (...) avec laquelle « on maintient un lien minimum pour éviter un schisme formel. Cela explique que l'on ne cherche plus de réconciliation avec la Fraternité Saint-Pie X, mais montre une grande générosité à son égard en leur reconnaissant la pleine validité des mariages et des confessions, etc. »³¹ N'est-ce pas excessif ? Le cardinal Sarah semblait partager la même crainte dans l'introduction de son livre *le soir approche*, texte qui ne s'adressait raisonnablement pas aux progressistes avancés (dont on peut douter qu'ils lisent le cardinal Sarah) mais plutôt aux catholiques déstabilisés par la crise³². C'est donc à nous qu'il parle : « Que faire alors ? Il ne s'agit pas de s'organiser et de mettre en œuvre des stratégies. Comment croire que par nous-mêmes nous pourrions améliorer les choses ? Ce serait entrer encore dans l'illusion mortifère de Judas. Face au déferlement des péchés dans les rangs de l'Eglise, nous sommes tentés de vouloir purifier l'Eglise par nos propres forces. Ce serait une erreur. Que ferions-nous ? Un parti ? Un courant ? Telle est la tentation la plus grave les oripeaux de la division. Sous prétexte de faire le bien, on se divise, on critique, on se déchire. Et le démon ricane. Il a réussi à tenter les bons sous l'apparence du bien. Nous ne réformons pas l'Eglise par la division et par la haine. Nous réformons l'Eglise en commençant par nous changer nous-mêmes ! »³³ Les armes que le cardinal nous laisse sont : la prière, la fidélité à la doctrine, la fidélité au pape restant saufs les différents degrés d'autorité du magistère, la charité fraternelle. Au centre de toutes nos préoccupations doivent demeurer la vie intérieure et la formation, spirituelle, humaine, philosophique et théologique.

Concluons. Lors de la tempête apaisée, Notre Seigneur reproche aux apôtres de regarder les vagues avant de le regarder, lui, le maître du monde et de l'histoire. Écoutons encore le cardinal Sarah : « Chers amis, vous voulez relever l'Eglise ? Mettez-vous à genoux ! c'est le seul moyen ! Si vous procédez autrement, ce que vous ferez ne sera pas de Dieu. Seul Dieu peut nous sauver. Il ne le fera que si nous prions. »³⁴ En effet, le cardinal Sarah nous rappelle que « la certitude que le croyant possède ne lui vient pas de ce qu'il sait et de ce qu'il voit, mais de ce que sent et voit celui en qui il se confie. Je me fie à Dieu en raison des clartés qu'il possède, lui, non en raison des clartés que je possède, moi. Je puis être aveugle par

³¹ C. GEFFROY, *Réflexions sur le motu proprio Traditionis Custodes du pape François*, La Nef, 17 juillet 2021, mis à jour le 24 juillet 2021, <https://lanef.net/2021/07/18/reflexions-sur-le-motu-proprio-traditionis-custodes-du-pape-francois/> cf. en particulier la conclusion équilibrée : « Tout cela est triste car injuste, il est donc légitime de s'en plaindre, d'argumenter, de demander inlassablement une réforme de ce *motu proprio* ou une application la plus souple possible de ce texte, dans le respect de l'autorité et de la fonction du pape. Les évêques vont avoir un rôle essentiel à jouer, tout dépendra de la façon dont ils vont appliquer ce motu proprio – les premières réactions observées sont encourageantes, un grand merci à ces évêques soucieux de tout leur troupeau. C'est aussi à eux de faire remonter à Rome une information plus juste sur ce que sont réellement les tradis. L'histoire récente a montré qu'ils n'étaient pas habitués à se laisser faire sans réagir : espérons que la plupart ne retombent pas dans une « résistance » qui verse dans la révolte et la désobéissance ouverte : l'exemple à ne pas suivre est celui de Mgr Lefebvre et de la Fraternité Saint-Pie X, on voit où cela conduit... Il est dur de souffrir par l'Église, mais cela ne peut pas ne pas porter de fruits... »

³² R. SARAH, *op. cit.*, p.14 : « J'ai voulu ce livre pour reconforter les chrétiens et les prêtres fidèles » : « Les chrétiens tremblent, vacillent doutent. J'ai voulu ce livre pour eux. Pour leur dire : ne doutez pas ! Tenez ferme la doctrine ! Tenez la prière ! J'ai voulu ce livre pour reconforter les chrétiens et les prêtres fidèles. »

³³ R. SARAH, *op. cit.*, p.15-16 : « (...) Je tremble à l'idée que la tunique sans couture du Christ risque à nouveau d'être déchirée. Jésus a souffert l'agonie en voyant par avance les divisions des chrétiens. Ne le crucifions pas à nouveau ! Son cœur nous supplie : il a soif d'unité ! le diable craint d'être appelé par son nom. Il aime à se draper dans le brouillard de l'ambiguïté. Soyons clairs. »

³⁴ R. Sarah, *op. cit.*, p.18.

rapport aux choses du salut, ma foi n'en n'a cure, elle s'appuie sur la science absolue de Dieu. C'est pourquoi le croyant éprouve sécurité, repos du cœur, et courage intellectuel. Il est sûr de posséder le vrai parce qu'il sait qu'il donne la main à quelqu'un qui est la vérité même. »³⁵ Dans le même esprit, réécoutons ces paroles que le pape Benoît XVI nous a laissées en héritage lors de sa dernière audience : « il y a eu aussi des moments où les eaux étaient agitées et le vent contraire, comme dans toute l'histoire de l'Église, et le Seigneur semblait dormir. Mais j'ai toujours su que dans cette barque, il y a le Seigneur et j'ai toujours su que la barque de l'Église n'est pas la mienne, n'est pas la nôtre, mais est la sienne. Et le Seigneur ne la laisse pas couler ; c'est Lui qui la conduit, certainement aussi à travers les hommes qu'il a choisis, parce qu'il l'a voulu ainsi. Cela a été et est une certitude, que rien ne peut troubler (...) Ne perdons jamais cette vision de foi, qui est l'unique vraie vision du chemin de l'Église et du monde. »³⁶

³⁵ R. SARAH, *op. cit.*, p.428.

³⁶ BENOÎT XVI, *Audience générale place Saint Pierre*, Site du Saint-Siège, 27 février 2022, https://www.vatican.va/content/benedict-xvi/fr/audiences/2013/documents/hf_ben-xvi_aud_20130227.html, cf aussi : « « Chers amis ! Dieu guide son Église, la soutient toujours aussi et surtout dans les moments difficiles. Ne perdons jamais cette vision de foi, qui est l'unique vraie vision du chemin de l'Église et du monde. Dans notre cœur, dans le cœur de chacun de vous, qu'il y ait toujours la joyeuse certitude que le Seigneur est à nos côtés, qu'il ne nous abandonne pas, qu'il nous est proche et nous enveloppe de son amour. »